

# TABLE DES MATIÈRES

Préface.....	4
1. La tête pleine de rêves.....	7
2. Louis .....	11
3. Un travail difficile.....	19
4. L'arrivée de l'hiver .....	25
5. Mauvaise saison pour les bûcherons.....	31
6. Peu avant Noël .....	37
7. Incidents.....	43
8. De bûcherons à draveurs.....	51
9. La drave et ses ennuis .....	61
10. Un embâcle imposant.....	67
11. Accident dramatique .....	73
12. Mort tragique .....	77
13. Voyage chez les Charbonnier .....	85
14. Marie.....	93
Épilogue .....	97
Lexique .....	99
Remerciements.....	103

# P

## PRÉFACE

*La dernière drave* est l'histoire d'hommes de mon coin de pays, l'Outaouais, qui montaient bûcher dans les chantiers à l'automne et qui descendaient la rivière en dravant au printemps. L'Outaouais est une région de rivières et de lacs majestueux, d'hommes et de femmes habitués à trimer et, bien souvent, à en arracher comme on dit chez nous. *La dernière drave* évoque pour moi leur ardeur, leur abnégation, leur camaraderie et, pour quelques-uns, leur foi simple en Dieu.

En lisant *La dernière drave*, vous découvrirez ce à quoi pouvait ressembler la vie dans les chantiers, loin des êtres chers. Vous prendrez conscience des périls que devaient braver ces hommes pour accompagner les précieuses billes de bois lors de la descente sur la rivière. Vous vous attacherez au personnage central de Louis Charbonnier, le chef d'équipe, qui connaît parfaitement la forêt, y ayant travaillé depuis son enfance. Vous aimerez également ces hommes qui ont suivi « l'Ancien », c'est le surnom de Louis, pour gagner une bonne poignée de piastres et qui se demandent pourquoi Louis lit toujours dans son « vieux livre ». La sagesse et la foi de « l'Ancien » s'imposent aux autres. On admire le courage et la détermination de ce maître-draveur.

Un jour, sur la rivière traîtresse, l'*embâcle* vient à sauter. La tragédie tant redoutée se produit... Un peu plus tard sur la rive, une victime ainsi que ses compagnons s'accrochent à la vie. « Le feu crépite. Ses étincelles pétillent et rendent le silence du drame plus sensible. » Là, près de la rivière qui

ignore leur désespoir, tous ces hommes écoutent l'histoire d'un Autre qui a été submergé par les eaux, celles du jugement de Dieu. À la fin de ce chapitre sublime, « un loup hurle au loin dans les ténèbres, longue plainte qui s'évanouit dans la profondeur des bois. Un hibou pousse un cri plaintif et perçant. »

En lisant *La dernière drave*, vous apprendrez bien des choses au sujet de l'âme de nos valeureux hommes des bois et des rivières, de leur promptitude et de leur sagesse, de leur bravoure et de leur respect de la nature sauvage. Vous aimerez sans doute la parlure de ces gars qui, au cours de l'hiver, « ont eu vraiment de la misère, mais qui ont fait de la belle ouvrage » ! Un roman que vous ne voudrez pas poser sans l'avoir achevé, et que vous recommanderez à d'autres. L'appel des bois et des rivières continuera à se faire entendre longtemps encore.

Merci, Bernard, pour *La dernière drave* ! Un récit touchant et des descriptions finement ciselées de mon coin de pays et de mes compatriotes. Lorsque tu reviendras au Canada, dans l'Outaouais, nous irons ensemble rendre visite à la rivière Coulonge. On mangera des bleuets et l'on boira une tasse de thé. Surtout, on jaserà une bonne escousse de Celui qui rendait Louis si heureux et si confiant. À bientôt !

E. Richard Pigeon  
Gatineau, Québec

# 1

## LA TÊTE PLEINE DE RÊVES

J'ai commencé la drave le jour de mes dix-sept ans. Tu sais, mon gars, autrefois, c'était pas rare de partir dans le bois comme bûcheron à quatorze, quinze ans. On lâchait l'école<sup>1</sup> très jeune. On fréquentait l'école surtout pendant la *mauvaise saison*, et puis le printemps venu, il y avait toujours quelques travaux pour nous à la maison ou dans les fermes du voisinage.

Mais contrairement à la plupart des enfants du village, moi je suis allé à l'école jusqu'à dix-sept ans parce que mes parents voulaient que j'aie de l'instruction. En un sens, bien sûr, ils avaient raison. Tout ce que les livres et les *maîtresses d'école* m'ont appris, cela m'a bien servi par la suite. Mais tu sais, la vie se charge de te donner chaque jour son lot d'enseignements et d'expériences qui ne sont écrits nulle part dans les livres... Pour se laisser instruire, il faut savoir ouvrir ses yeux, ouvrir son intelligence et son cœur aussi... Retiens bien cela Michel, ouvre tes yeux, ouvre ton cœur ; et alors les vagues de la vie s'engouffrent en toi comme le nordet dans les ruelles du Vieux-Québec en plein hiver. C'est beau, c'est merveilleux de rassasier son âme en observant le Créateur à travers les hommes et la nature. Tu vois, hier encore...

– Dis, grand-père, c'était comment la drave quand tu étais jeune ?

– Ah ! oui, je m'écarte de mon sujet.

---

1 Pour aider à la compréhension du texte, un lexique, placé à la fin du livre, donne le sens des mots écrits en italique.

– Eh bien, j’avais dix-sept ans quand le père Robertson m’a demandé si je voulais monter au chantier pour bûcher et draver avec son équipe.

– Si tu es d’accord, me dit-il, alors je me charge d’en parler à tes parents. Je réussirai bien à les convaincre de te lâcher un peu la bride ! Toi, Pierrot, tu es un gars costaud, agile, tu as l’œil vif, c’est pas des mauviettes qu’il me faut pour affronter les hivers et les *embâcles*. Des gars comme toi, on n’en rencontre pas tous les jours !

Pour la paye, ne t’inquiète pas, au printemps, tu auras gagné une bonne poignée de *piastres*, mon garçon ! Alors pense-y vite, et n’attends pas trop pour me donner ta réponse.

– Que veux-tu de plus ? Quand tu as dix sept-ans et que chaque année, au mois de mai, tu cours à la rivière pour voir passer le flottage, les chaloupes des draveurs et les hommes qui courent sur les billots emportés par l’écume des rapides... Quand tu rêves d’espace et que ton cœur s’emballe chaque fois que tu rencontres un bûcheron... Quand tu as toutes ces images dans la tête, et qu’on te fait une telle proposition, tu ne peux pas refuser...

– Et tes parents ?

– Tout s’est bien passé avec le père Robertson. Enfin presque, parce qu’il a dû parlementer longuement. Avec ma mère surtout. Comme ça marchait bien à l’école, elle me voyait déjà docteur ou avocat ! Elle me savait un peu téméraire, et préférerait que je n’aie pas risqué ma vie sur les billots au milieu des glaces. Elle frissonnait de peur, rien qu’à l’idée de me voir marcher tout l’hiver dans la neige, et danser sur la rivière en furie le printemps venu. Elle n’avait d’ailleurs pas vraiment tort parce que tu sais, pour faire ce travail, il fallait *être un peu fou* !

Passer sept mois dans la boue, dans la neige et la glace, souvent avec *trente degrés en bas de zéro*, en se levant au petit matin, bien avant la levée du jour, en se couchant après le soleil, avec les poux, les ours et les loups, sans parler du travail si dur de bûcheron et de draveur !

Il y avait parfois dans les équipes des hommes de renommée douteuse. Le patron se renseignait toujours sur la moralité des hommes qu'il engageait. Mais parfois, quand un bûcheron ou un draveur tombait malade ou venait à mourir, il fallait le remplacer rapidement. Le père Robertson embauchait alors le premier venu un peu robuste, mais pour la tâche, ce n'était pas toujours la meilleure affaire !

J'ai passé six saisons, bien comptées, dans le bois et sur la Coulonge et l'Outaouais ! Puis, j'ai arrêté l'année de notre mariage avec ta grand-mère. Elle n'aurait pas pu supporter la solitude et l'attente. Parce que, comme les femmes de pêcheurs, les femmes de bûcherons attendent le retour de leurs maris, craignant souvent une mauvaise nouvelle. Elle ne voulait pas non plus que ses enfants soient orphelins un jour. Faut dire qu'il y avait eu l'accident de son père. Alors...

– Ça s'est passé comment l'accident de son père ?

– C'est une longue histoire que celle de Louis Charbonnier, mon gars. On en reparlera un autre jour. Ces souvenirs-là, tu vois, ça ne se raconte pas facilement. Ils sont là dans le fond du cœur depuis longtemps, et rien qu'à en parler, ça te bouleverse profondément...

– J'aurai bientôt quatorze ans, grand-père ! Je peux comprendre.

– Certainement, certainement, Michel. Mais ce soir, il nous faut retourner à la maison, parce qu'on va se faire prendre par la *noirceur* !